

LE CONCILE DE ROME.

C'est le mercredi 8 décembre qu'a eu lieu la cérémonie solennelle d'ouverture du concile œcuménique de Rome, inauguré par la grande procession à laquelle nous consacrons aujourd'hui une gravure de deux pages.

Tous les journaux de l'Europe et du Canada, se sont trop étendus sur cet acte solennel pour que nous essayions aujourd'hui de redites qui resteraient sans objet ; aussi nous bornons-nous à expliquer notre gravure.

Le pape, porté sur la *sedia gestatoria*, chaise à porteurs placée sur les épaules des valets porteurs, est coiffé de la mitre blanche des évêques, et non de la tiare, qui est le symbole de sa souveraineté.

Sorti du Vatican, et précédé de six cent cinquante évêques, archevêques, cardinaux et patriarches, il s'est rendu à l'église St. Pierre, la veille de la première séance, pour implorer les lumières du Saint-Esprit et déclarer le concile ouvert.

Le moment choisi par l'artiste, M. Charles Yriarte, pour prendre son croquis, est le passage de la procession sous le vestibule de l'église Saint-Pierre.

La première séance du concile a eu lieu le lendemain. Elle s'est tenue dans la partie droite supérieure de la nef transversale, qui représente la croix latine, dont la forme est commune à toutes les basiliques.

Après les formalités d'ouverture, le concile a prorogé la séance suivante au jour de l'Epiphanie, 6 janvier 1870.

CHINIQUY.

On se fait gloire, dans notre pays, de l'extrême liberté, qui est accordée à la parole et aux écrits d'un chacun, grâce aux institutions libérales dont nous a dotés la Grande Bretagne.

J'apprécie hautement ce privilége, qui, exercé dans une mesure raisonnable, est de nature à produire d'heureux résultats, et ce n'est pas moi qui élèverai la voix pour condamner ici un principe qui a été jusqu'à présent pour nous la sauvegarde de notre nationalité et de nos institutions. Qu'il soit permis aux croyances politiques et religieuses de s'affirmer, soit dans des écrits ou par des paroles ; que la liberté des cultes soit considérée ici comme chose inviolable et sacrée, ce sont des faits que je ne puis mettre en doute un seul instant.

Le catholique ainsi que le protestant, qui cherche par des moyens honnêtes, par la force du raisonnement, par la pratique des vertus privées, par un langage décent et charitable envers ses adversaires, à propager ses doctrines respectives et se faire des prosélytes, n'a jamais, que je sache, encouru les anathèmes, les imprécations et les persécutions des bons citoyens, de quelque dénomination religieuse, à quelque race et origine qu'ils appartinssent.

Je ne connais guère au monde un peuple plus tolérant que ne l'est le peuple catholique canadien-français de cette province.

Nous avons vu des journaux, des pamphlets, vomir l'insulte et l'injure sur notre religion, nos prêtres et nos sœurs de charité, déverser le ridicule et la calomnie à pleine coupe sur tout ce qui nous tient le plus au cœur, et cependant si nous avons poussé du pied toutes ces ordures, nous avons été assez charitables pour les entendre dire et les souffrir.

Comme dans toutes les grandes et respectables familles, nous avons vu des enfants prodiges, abandonner le toit paternel, pour aller à l'étranger, quitter le giron de l'Eglise catholique, pour aller se réfugier dans les bras du calvinisme, du lutérianisme, ou d'autres ismes, et toujours, si notre cœur en a géri, d'un autre côté, nous n'avons pas cherché à discuter les motifs de leur démarche ; pour nous ils étaient et sont parfaitement connus, car "on entre dans le catholicisme par la vertu et on en sort par le vice."

Un incident regrettable, que nous déplorons, qui s'est passé ces jours derniers, dans notre bonne ville de Montréal, nous a suggéré les remarques qui précèdent.

Il existe en cette cité, dans le quartier St. Louis, une Eglise évangélique française, desservie par un certain nombre de Révérends.

Depuis tantôt six ans, que cette église est bâtie, les services et les sermons ont été dits et entendus par une audience, il est vrai, peu nombreuse, mais qui puisait probablement sa force dans sa faiblesse, et pratiquait ses rites, sûre de ne pas être dérangée par les autres dénominations religieuses, qui ne s'en sont jamais occupées, et qui ne s'en occupent guère plus aujourd'hui.

En vue d'éclairer leurs ouailles, les pasteurs de cette chapelle ont tout dernièrement annoncé, tant par la voie des journaux, qu'au moyen de nombreuses et grandes affiches, qu'en opposition au concile œcuménique qui allait se tenir à Rome, il y aurait une série de conférences, données par les MM. Duclos, Lafleur, Doudiet, Normandieu, Chiniquy et Cousirat, à des dates indiquées.

Ces entretiens ont eu lieu sans que personne s'en aperçut même, et ce n'est que le 9 au soir, date où le nommé

Chiniquy est venu à son tour déverser sur son auditoire le trop plein de ses lumières évangéliques, que des désordres ont éclaté.

Je ne chercherai pas à pallier les fautes que quelques personnes, n'ayant pas assez d'empire sur leur caractère, ont pu commettre, car il eût mieux valu que la honte et le déshonneur qui s'attache au front de cet apostat, lui servit d'auditoire ; mais je dirai que si trouble il y a eu, l'individu qui porte nom Chiniquy y a puissamment contribué par son langage, et la bave impure qui n'a cessé de couler de sa bouche ; que l'Eglise évangélique française, y a donné jusqu'à un certain point raison d'être, en invitant et faisant inviter sur les journaux, les canadiens-français d'aller l'entendre prêcher.

Les catholiques que la curiosité a poussé quelquefois à assister aux cérémonies des congrégations dissidentes de cette ville, ont toujours montré autant de respect que les protestants en manifestent habituellement dans nos églises.

Si l'apostat Chiniquy, auquel je serais tenté en ce moment de poser les trois fameuses questions qui avaient tant autrefois embarrassé son ennemi d'alors et son ami d'aujourd'hui, *Roussi*, et qui l'embarrasseraient autant lui-même en ce moment : Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Qui vous a envoyé ? eût tenu le langage que tout homme bien élevé doit tenir chez lui, à plus forte raison dans la chaire ; s'il n'eût parlé que de lui (et le sujet était assez large) un sourire de pitié et de commisération aurait seul accueilli ses paroles.

S'il eût cherché à prouver à l'aide d'arguments dont la fausseté auraient été palpable aux yeux de tous, de sophismes même, la bonté de la religion qu'il professait aujourd'hui, je suis parfaitement certain qu'on l'aurait laissé faire et dire, pour voir jusqu'à quel point il était tombé, mais ce n'est pas là ce qui est arrivé.

Il n'a ouvert la bouche que pour débiter des calomnies atroces, comparer le vénérable vieillard qui siège au Vatican, à un amas de pourriture, nos prêtres à des voleurs, nos religieuses à des filles de mauvaise vie.

Il avait cru, le malheureux, ne pas s'oublier dans cette tirade.

Et l'on s'étonne, que le public alors présent ait manifesté sa désapprobation par des mots un peu durs, par des paroles un peu vives. Je suis bien plus étonné que des désordres plus graves n'aient pas éclaté, et un langage moins violent a déjà fait couler le sang plus d'une fois. Quand les sentiments les plus intimes sont blessés d'une manière aussi profonde, quand un père, qui a un fils dans le sacerdoce, une fille dans un hospice de charité, et que son cœur est rempli d'amour pour ses pontifes, quand il voit accolé au nom de ces êtres chéris, des épithètes, que l'on ne trouve que dans les égouts des rues, il est assez naturel que l'indignation se fasse voir.

On a accusé les canadiens catholiques de fanatisme, mais je voudrais bien voir pour un seul instant, un ministre anglican nouvellement converti à la foi catholique, défiler le même chapelet d'injures devant un auditoire protestant, que l'on aurait spécialement invité pour l'occasion, à l'adresse d'une religion qu'il viendrait d'abandonner.

Les canadiens-français, a-t-on dit, n'étaient pas obligés d'aller l'écouter, soit, mais du moment qu'à titre d'invités, ils mettaient le pied sur le seuil de cette église, ils devaient s'attendre à un discours décent et poli de la part de celui qui était chargé de faire la réception, et si les invités se sont montrés grossiers, la conduite du maître de cérémonies, le neuf au soir, les a amplement justifiés.

Il me semble que la liberté de parler, lorsqu'elle est dégénérée en licence, doit comporter aussi la défense comme l'attaque.

Les journaux protestants qui ont profité de cette occasion pour faire parade de leur tolérance, se sont écrits sur tous les tons que si eux étaient allés faire les scènes qui se sont passées sur la rue Craig, à la lecture du Dr. Rogers, en la salle du Gézu, qu'un cri d'indignation se serait élevé par tout le pays.

La chose est très possible, et je ne voudrais pas le contester.

Mais qu'on veuille me prouver que le langage de ce célèbre lecteur, a un point de ressemblance avec celui du nommé Chiniquy, que l'on me démontre que le Dr. Rogers a cherché à prouver ses avancées sur le ritualisme au moyen d'injures, de calomnies, du genre de celle du prédicateur de l'Eglise évangélique française, et probablement j'admettrai ce que je n'ai jamais pu admettre jusqu'à ce jour, que les protestants sont plus tolérants que les canadiens-français catholiques.

Je ne puis clore cet article, sans dire un mot du corps public que l'on nomme la Police, et dont le rôle a été passablement laborieux en cette affaire.

La Police, spécialement créée pour protéger les propriétés et la vie des bons citoyens, ne pouvait faire autrement que de remplir sa mission en accordant sa protection au citoyen Chiniquy.

Presbyte en certains cas, myope dans d'autres, elle a cependant, en cette circonstance, accompli son devoir d'une manière à s'attirer les éloges de tous les journaux anglais.

Depuis si longtemps que l'on crie sur les toits, où est la Police, qu'on ne la voit jamais à l'heure du danger ; on a respiré la semaine dernière, car on la trouvait au grand complet, échelonnée sur le Champ de Mars, occupant les rues Ste. Elizabeth, des Allemands et Sanguinet.

Toutefois, ils ont maintenu la paix et je leur en suis reconnaissant.

Les autorités s'appuyant sur les malheureux précédents qui font partie de l'histoire de notre ville, n'auraient-ils pu, en préservant Chiniquy, dont le caractère leur est parfaitement connu, dont l'arrivée à Montréal a déjà été l'objet d'une démonstration assez forte, pour qu'on lui refusât il y a douze ans, la salle du marché Bonsecours pour y faire une lecture, sachant en outre toute l'estime que les catholiques professent à son égard ; n'auraient-ils pu, dis-je, le mettre sur ses gardes, et lui dire, que s'il persistait à laisser le public libre d'entrer dans son Eglise, il serait seul responsable des conséquences qui en découleraient, l'assurant que dans le cas où il prêcherait dans sa congrégation, toute protection possible lui serait accordée. Voilà une question qui, si elle eût été résolue il y a huit jours, aurait épargné bien des terreurs, éloigné des alarmes nombreuses, à de bons et honnêtes habitants de cette cité, payant bien leurs taxes, et dont le sommeil aurait été bien moins agité, si la force de Police eût continué, comme par le passé, à les protéger, et à ne pas laisser toute une ville entière à la merci des voleurs, des incendiaires, et qui sait, même des assassins, qui ont eu le champ libre pour leurs opérations.

AD. OUIMET.

NOUVELLE CANADIENNE.

Suite.

Cependant il y avait déjà plusieurs années que Léon Giroux n'avait donné de ses nouvelles. Sa mère n'espérait plus le revoir, et pleurait souvent en pensant à lui. "Ah, ah ! disait alors le père Giroux, laisse donc faire, va, pauvre vieille, il reviendra bien quelque bon jour. Ce qui m'étonne, toutefois, c'est qu'il ne m'a pas encore demandé d'argent ; mais on ne perd rien pour attendre. Tu verras qu'il nous enverra quelque bonne lettre bien touchante dans laquelle il se dira malade et désireux de nous revoir. A la fin de la lettre, il y aura un petit mot qui nous fera comprendre qu'il ne lui manque pour accourir dans nos bras, que quelques centaines de piastres. Tu pleureras plus fort encore, et je lui enverrai l'argent voulu. Il reviendra, tu sécheras tes larmes ; je te dis cela, sans reproches, car je t'avouerai franchement que moi-même, je ne serais pas fâché de le revoir, pourvu qu'il nous revienne un peu moins paresseux qu'il n'était ; nos terres sont encore là, Dieu merci ! il en aura encore sa part.

Un soir d'été, (c'était en 1857 ou 1858) que la mère Giroux égrenait son chapelet, assise sur le seuil (*le bas*) de la porte ; que le père Giroux à côté d'elle fumait sa pipe en cherchant dans le ciel des pronostics de beau ou mauvais temps, une voiture débouchant de la route qui mène au village vint s'arrêter devant eux. Un homme de forte taille, *tout de noir habillé*, en descendant leste, et se dirigea vers les deux vieillards. Le père Giroux s'était levé à son approche. "Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur, lui avait-il dit."

— Vous êtes monsieur Giroux, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Pourrais-je vous entretenir quelques instants.

Va donc allumer la chandelle, dit le père Giroux à sa bonne vieille femme.

— Entrez, monsieur, ajouta-t-il.

On entra, la chandelle s'alluma, le père Giroux toisa son homme des pieds à la tête.

Beau front, figure énergique et forte, regard vif, larges épaules, véritable carrure d'Hercule, voilà ce qu'il vit d'abord ; riches habits, linge fin, lourde chaîne d'or chargée de breloques, voilà ce qu'il vit ensuite. Le père Giroux ôta tout doucement sa tuque, prit un ton radouci et lui répéta. "Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur."

Léon, car c'était lui, souriant à l'inspection inutile du vieillard, s'avance vers lui et lui prenait la main.

"Rien, pour mon service, répondit-il d'une voix tremblante d'émotion, je viens seulement vous demander si vous reconnaissiez votre fils."

Passons la scène, elle est connue.

On ne se fit pas prier, bien entendu, pour reconnaître Léon dans cette brillante métamorphose. A la tendresse, à l'affection se joignit l'admiration. La mère pleura de nouveau pour sécher ses anciennes larmes, le père était bruyamment heureux quoiqu'un peu abasourdi de retrouver son fils si grand seigneur.

Le veau gras tomba sous le couteau et pendant trois jours consécutifs, il y eut table ouverte chez le père Giroux. Tout le monde y passa pour voir le petit Léon, changé en monsieur Léon, gros comme le bras.

Mais petit à petit, chacun reprit bientôt sa place, le calme se fit autour de l'heureux voyageur, il se mit à la famille, comme si rien n'eût été.

Une semaine s'écoula, une longue semaine ! sans que le père Giroux hasardât la plus légère question au sujet des chances de Léon en Californie. Ce n'est pas que ce dernier éludât la conversation, lorsqu'on lui parlait du pays de l'or, mais il avait une petite scène montée en tête et il tenait fort à l'effet qu'elle devait produire.

En rentrant une des valises de Léon, valise de petite dimension pourtant, le père Giroux l'avait trouvée d'une pesanteur extraordinaire.

"J'en ai eu tout mon raide, disait-il, à la mère, à la porter jusque dans la chambre. Si c'est tout de l'or qu'il y a dedans, Léon peut bien nous acheter et nous racheter dix fois !"

Un dimanche après-midi, que Léon accoude à la tenêtre donnant sur le *chemin du Roi*, causait du passé avec son frère Moïse, il vit passer à fond de train deux ou trois cavaliers. Ils avaient des chevaux superbes.